

CHAPITRE 2

26 mai

Il faisait noir, de cette obscurité qui engluait la paix et l'espoir. Elle sentait des menaces invisibles planer tout autour d'elle en d'immenses voiles de toile arachnéenne qui se plaquaient comme attirées par son corps et son visage. Elle faisait des gestes désordonnés pour arracher ces tulles diaphanes qui lui provoquaient des frissons et des dégoûts incontrôlables... Mais ils ne semblaient n'avoir aucune consistance et pourtant, peu à peu, se surajoutaient en des épaisseurs telles que la respiration lui manquait. Bientôt, elle ne put respirer que par de larges traits et le bruit ne résonnait même pas, enlisé par un silence mortel.

Il faisait noir, si noir que l'obscurité comme un sable opaque l'engloutissait et ses gestes désespérés pour s'en échapper, la faisait s'enfoncer plus bas, plus profondément encore au sein du néant.

Les battements de son cœur s'accéléraient et quelque chose se mit à la déchirer avec violence, une douleur intense puis s'éteignit doucement. Elle se sentait prise dans un immense piège, labyrinthe aux parois de verre

noir dressées en une succession de lignes verticales, des parois qui s'opacifiaient en se multipliant et pétrifiaient ses gestes d'automates aux désespoirs de liberté.

La douleur la comprima tout à coup. Elle inspira lentement et expira profondément. Des nuances apparurent dans son entourage : ce fut comme des trames rouge clair, rouge orangé. Une douce chaleur les accompagnait apaisant son trouble. Des lames plus brillantes les traversèrent, mais rapidement le noir essaya de coloniser ces petites taches dont certaines disparurent comme happées. Dès que l'une de celles-ci partait, un peu plus de froid réapparaissait en une aiguille qui provoquait une douleur fulgurante et exquise.

Elle voulait que le noir s'en aille. Ses mouvements tentaient de protéger les taches de feu d'une mort fatale. Peu à peu, le rythme des disparitions s'accéléra suivi par celui de son cœur, puis sa respiration fit écho à ces battements. L'accélération continuait accompagnant cet étrange feu d'artifice inversé et faisait monter au fil de ce tambour, l'angoisse. Les douleurs successives se fondirent en une seule qui atteignit alors son apogée, quand dans une grande déflagration de lumière un rouge sang d'un rubis éclatant envahit l'espace et fit tout cesser.

Mais la rémission fut courte, car comme le sang séchant la couleur devint d'abord rouge cramoisi, puis prune et brune ; bientôt le noir

déferla de nouveau d'un seul coup, entraînant à sa suite une telle douleur et une telle angoisse qu'elle poussa un grand cri.

Ludmilla fut réveillée par son mari qui la secouait avec violence. « Ludmilla ! » Elle le fixa d'un air hagard. Il la secoua de nouveau. « Ludmi ! » Elle sembla reprendre conscience un court instant. Elle se mit contre lui en fermant les yeux et se renfonça dans un sommeil plus paisible.

Erick était parti de bonne heure, bien trop tôt au goût de Ludmilla. Elle avait terminé sa nuit dans les bras de son mari et cela avait semblé bien se passer. Elle se sentait fatiguée. Pendant quelques temps après la visite chez Daniel Lefranc, ses nuits avaient été plus calmes et cela était certainement en rapport avec le séjour bref passé dans son bureau où le temps semblait se figer. Elle ne l'avait pas rappelé depuis, car elle avait été très prise par les recherches pour son mémoire et son arbre généalogique. Intérieurement, elle savait que ce n'était que de fausses excuses.

Pendant quelques jours, elle avait discuté avec Erick de ses idées sur les vies antérieures et tout en essayant de le convaincre, elle avait compris finalement qu'elle l'était elle-même. Erick ne semblait guère se ranger à son avis, considérant toute discussion sur ce sujet sans réel intérêt. Au bout d'une semaine, elle avait cessé de lui en parler mais n'avait pu se résoudre à rappeler Lefranc, Puis elle avait en-

foui dans son esprit la nécessité d'aller le voir. Le livre était tombé à l'abandon, d'un côté du lit, pensa-t-elle brusquement et émergeant des couvertures où elle s'était enfouie, elle se pencha vers le dessous de celui-ci. Elle aperçut le livre à moitié ouvert, des feuilles repliées en une position d'attente et d'interrogation qui correspondait bien à son état d'esprit. Elle tendit son bras et toucha du bout des doigts la couverture poussiéreuse, elle le tira petit à petit jusqu'à pouvoir l'attraper à pleine main. Le tenant fermement, elle roula sur elle-même et après l'avoir secoué, leva le livre entrouvert au-dessus de son visage. La page qui était devant ses yeux lui disait que l'expérience de la régression était enrichissante et que ces vies antérieures n'étaient que des apports constructifs. Celui qui conduisait ces régressions était un ami et un compagnon de voyage sur lequel le voyageur pouvait se reposer. Ludmilla soupira et referma le livre.

Ce matin, elle devait passer en revue des listes d'état civil dans le troisième arrondissement. Elle s'étira dans son lit. La pensée de la nuit passée la hantait. Elle avait eu un cauchemar plus long avant de s'éveiller comme si tous ceux qu'elle n'avait pas eus les jours précédents s'étaient réunis en une suite ininterrompue. Si Erick ne l'avait pas éveillée, peut-être que... Elle ne formula pas sa pensée mais sentit qu'elle

se devait d'aller voir Daniel Lefranc, aujourd'hui, aujourd'hui même !

La dernière nuit l'avait moins épouvantée et la terreur perdait de son flou, les couleurs dont elle se souvenait semblaient la désactiver partiellement.

Les mots de Daniel Lefranc au sujet de son traitement par le docteur Simpson lui revinrent en mémoire : la mise à jour du problème l'avait résolu.

Et si ce problème résidait ailleurs dans le temps ? Elle se leva d'un bond et alla s'habiller après une rapide douche.

Elle sortit de chez elle vers les dix heures. Le printemps était doux cette année. Les fleurs s'épanouissaient déjà et le soleil était bien chaud pour cette heure matinale. Elle dépassa l'extrémité du parc, elle y apercevait au-delà des grilles des promeneurs qui flânaient : une femme avec une poussette et là-bas, le vieux monsieur de l'immeuble avec sa canne et son chapeau qui ressortait aux dires de la concierge d'une mauvaise grippe. Les oiseaux piaillaient dans les arbres et les chats du parc égarés au pied de ceux-ci les couvaient d'un regard fauve. Elle se sentait bien. Cette ville possédait un charme indéfinissable et quoiqu'on en médise, son ciel parvenait certains jours, seulement il était vrai, à un bleuté délicat lavé de toute impureté.

Elle avait vidéophoné avant de partir avec Lefranc et il l'avait invitée à passer le soir à treize heures. Lorsqu'elle avait vu apparaître

son visage sur l'écran du vidéophone, elle s'était sentit très à l'aise. Il n'avait pas eu l'air surpris et lui avait parlé comme si il l'avait vue la veille.

Elle marchait rapidement essayant de rattraper le temps perdu. Elle avait juste le temps de consulter les listes jusqu'à midi puis de rejoindre enfin, le salon aux souvenirs intemporels. Elle attrapa in extremis l'autobus pour rejoindre la mairie du troisième arrondissement. Elle s'installa tout au fond et laissa son regard effleurer les rues de la ville. La lumière douce du mois de mai réveillait des perspectives qu'elle n'avait pas encore remarquées. Elle regretta d'être trop pressée pour pouvoir descendre et traverser la Seine à pied. Les habitants semblaient pris d'une sorte de langueur à l'approche de l'été. Il ne pleuvrait pas pendant au moins une semaine et une petite brise semblait faire claquer les drapeaux. Là-bas au loin certains monuments recevaient une étincelle de lumière qui accrochait l'œil flâneur, Ludmilla sursauta brusquement et se précipita pour descendre manquant de rater son arrêt. Elle poussa ses cheveux de devant ses yeux en pensant qu'elle devrait aller chez le coiffeur et respira à fond.

Elle partit à pied doucement traversant les cônes de soleil et d'ombre divisées par les platanes aux jeunes feuillages d'un vert tendre et transparent. Elle passa bientôt près d'arbres aux fleurs claires éparpillées par le vent et

transformées par les rayons ensoleillés en une pluie d'or lumineuse. Quelques-unes vinrent se poser dans sa chevelure mettant en valeur la teinte presque bleue du noir de celle-ci. Elle se mit à éternuer car certainement le pollen en suspension devait être plus important dans l'air ambiant. Elle, qui n'avait jamais eu ce genre de problème, depuis qu'elle attendait son bébé, n'arrêtait pas de réagir aux poussières ou aux fleurs. Le docteur Rayan qui s'occupait d'elle, lui avait assuré que c'était très courant. Toujours était-il qu'elle éternuait pour un oui ou un non et que cela était parfois, pour le moins gênant.

Elle n'avait pas parlé à son médecin de ses cauchemars, ni de sa prise de contact avec Lefranc. La réaction d'Erick lui avait appris que ces aspects de la question seraient de toute façon très discutés par des scientifiques. En fait, elle s'attendait à ce que son docteur lui avance, comme son mari, que c'était parce qu'elle était enceinte que ces cauchemars avaient resurgi car elle gardait au fond d'elle la peur de mourir comme jadis sa mère, au moment de l'accouchement. Elle ne s'était pas cachée cette possibilité, mais les cauchemars avaient commencé voilà près de quatre mois, avant leur départ d'Angleterre, et elle n'en était alors qu'au deuxième mois de sa grossesse.

Elle sentait, sans savoir vraiment pourquoi, que Daniel Lefranc possédait une solution et

que son chemin devait mener à la vérité. Pourquoi avoir tant attendu pour retourner en ce lieu qui l'attirait finalement et qui semblait lui avoir accordé une certaine sérénité.

Un éclat de soleil réverbéré par un pare-brise de voiture l'aveugla l'espace d'un instant, elle ferma les yeux brusquement et les rouvrit en les gardant plissés. Elle était parvenue à destination. Elle entra rapidement dans la mairie et se rendit au bureau de l'état civil.

— Bonjour, je suis le professeur Arkensen, voici ma carte et mon autorisation pour consulter vos registres de 1800 à 1860-70.

L'employé derrière son bureau fixa la personne, qui se trouvait devant lui et qui lui faisait un charmant sourire. La pensée de devoir extirper les registres empoussiérés ne le remplissait guère de joie, surtout qu'il se souvenait parfaitement de leur emplacement tout en bas d'une pile. Il se mit à examiner avec attention le papier qu'elle lui présentait. Il le retourna espérant découvrir une irrégularité qui lui permettrait de différer la demande. Au bout d'un certain laps de temps, en désespoir de cause il finit par redemander d'un ton pitoyable :

— De 1800 à 1830, c'est cela ?

Ludmilla Arkensen avec un mouvement négatif de la tête répéta :

— Au moins jusqu'à 1860...

— Bien, je vais vous chercher cela, si vous voulez bien me suivre.